

N

N

*Le*  
*Faux Coupon*  
*et autres Contes*



*Par*  
*Léon Tolstoï*  
*(Traduit par J.-W. Bienstock)*



*Paris*  
*Nelson, Éditeurs*  
*189, rue Saint-Jacques*  
*Londres, Édimbourg et New-York*  
*1889*

N

N

# LE FAUX COUPON

Léon Tolstoï



Nelson, Paris, 1889

Exporté de Wikisource le 11/10/2017

# PREMIÈRE PARTIE

## I

FÉDOR MIKHAÏLOVITCH SMOKOVNIKOFF, président de la Chambre des Domaines, était un homme d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon – et il en était fier –, libéral très austère ; et non seulement il était libre penseur, mais il haïssait toute manifestation religieuse, ne voyant dans la religion que des vestiges de superstition.

Féodor Mikhaïlovitch Smokovnikoff était rentré de son bureau de fort méchante humeur : le gouverneur de la province lui avait envoyé un papier très stupide qui, dans un certain sens, pouvait vouloir dire que lui, Féodor Mikhaïlovitch, avait agi malhonnêtement.

Très agacé, immédiatement il s'était mis à écrire une réponse très énergique et très venimeuse.

À la maison, il paraissait à Féodor Mikhaïlovitch que tout

allait de travers. Il était cinq heures moins cinq ; il pensait qu'on allait servir tout de suite le dîner, mais le dîner n'était pas prêt. Faisant claquer les portes derrière lui, il s'en alla dans sa chambre. Quelqu'un frappa. « Qui diable est-ce encore ? » Il cria :

— Qui est là ?

Dans la chambre entra son fils, un garçon de quinze ans, élève de cinquième du lycée.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est aujourd'hui le premier...

— Quoi ? L'argent ?

Il était établi que, le premier de chaque mois, le père donnait à son fils, comme argent de poche, trois roubles.

Fédor Mikhaïlovitch fronça les sourcils, tira son portefeuille, y chercha, en sortit un coupon de 2 roubles 50 ; puis, prenant sa bourse, compta encore 50 kopecks, en petite monnaie.

Le fils ne prenait pas l'argent et se taisait.

— Père... je t'en prie... donne-moi une avance...

— Quoi ?

— Je ne te l'aurais pas demandée... mais j'ai emprunté sur parole d'honneur... et j'ai promis. En honnête homme, je ne puis pas... Il me faudrait encore trois roubles... Je t'assure que je ne te demanderai plus rien... Je ne demanderai plus... mais donne-les-moi, je t'en prie, père...

— Je t'ai dit...

— Père... c'est la première fois...

— On te donne trois roubles par mois, et ce n'est pas assez pour toi... À ton âge, on ne me donnait même pas cinquante kopecks.

— Maintenant tous mes camarades reçoivent beaucoup plus. Petroff, Ivanitzky reçoivent cinquante roubles...

— Et moi je te dis que si tu te conduis de cette façon-là tu deviendras un filou... Je t'ai dit...

— Mais quoi, vous avez dit !... Vous ne vous mettez jamais dans ma situation... Alors, il faut que j'agisse en lâche... C'est bien à vous...

— Va-t'en, vaurien ! Va-t'en ! Tu mériterais d'être fouetté...

Fédor Mikhaïlovitch bondit et se jeta vers son fils.

Le fils s'effraya et devint méchant. Mais la méchanceté surpassa l'effroi, et, tête baissée, il gagna rapidement la porte. Fédor Mikhaïlovitch n'avait pas voulu le frapper, mais il était content de sa colère, et longtemps encore, il l'accompagna de ses injures.

Quand la femme de chambre vint prévenir Fédor Mikhaïlovitch que le dîner était servi, il se leva.

— Enfin ! dit-il. Mon appétit est déjà passé.

Et, les sourcils froncés, il alla dîner.

À table, sa femme lui adressa la parole, mais il répondit si peu aimablement et d'une façon si brève qu'elle se tut. Le fils aussi, le nez dans son assiette, se taisait. On mangea en silence ; en silence on se leva de table et en silence on se sépara.

Après le dîner, le lycéen retourna dans sa chambre, tira de sa poche le coupon et la menue monnaie, et jeta le tout sur la table. Ensuite il enleva son uniforme, et se mit en veston ; puis il alla prendre une grammaire latine très usée, ensuite ferma la porte au verrou, mit l'argent dans le tiroir, duquel il retira des gaines à cigarettes, en remplit une, la boucha d'ouate et se mit à fumer. Il resta sur sa grammaire et ses cahiers pendant deux heures, ne comprenant rien à ce qu'il lisait ; puis il se leva et se mit à piétiner de long en large dans sa chambre, se remémorant la scène qu'il avait eue avec son père.

Il se rappelait toutes ses injures et surtout son visage méchant, comme s'il les entendait et le voyait devant lui. « Vaurien !... Tu mériterais d'être fouetté !... » Et plus il se souvenait, plus grandissait en lui sa colère contre son père. Il se rappelait avec quelle expression le père lui avait dit : « Je vois que tu ne feras qu'un filou... Je le savais... »

« Si c'est comme ça sans doute je serai un filou... Il a oublié qu'il a été jeune, lui aussi... Quel crime ai-je commis ?... Je suis allé au théâtre... je n'avais pas d'argent, j'ai emprunté à Petia Grouchitzky... Quel mal y a-t-il ?... Un autre aurait eu pitié, aurait questionné... et celui-ci ne fait qu'injurier et ne penser qu'à soi... Voilà, quand il manque de quelque chose, c'est un cri à remplir toute la maison... Et moi, je serai un filou... Non, bien qu'il soit mon père, je ne l'aime pas... Je ne sais pas si tous sont pareils, mais moi, je ne l'aime pas... »

La femme de chambre frappa à la porte. Elle apportait un billet dont on attendait la réponse. Ce billet était ainsi libellé :

Pour la troisième fois je te demande de me rendre les six

roubles que tu m'as empruntés ; mais tu te dérobes. Les gens honnêtes n'agissent pas ainsi. Je te prie de me les envoyer immédiatement par le porteur du présent. Ne peux-tu donc pas les trouver ?

Selon que tu me rendras ou non, ton camarade qui t'estime ou te méprise,

« GROUCHETZKY. »

« Voilà... Quel cochon !... Il ne peut pas attendre... J'essayerai encore. »

Mitia alla trouver sa mère. C'était son dernier espoir. Sa mère était très bonne et ne savait pas refuser ; aussi, à un autre moment elle l'eût probablement aidé, mais ce jour-là elle était très inquiète de la maladie de Petia, son fils cadet, âgé de deux ans. Elle gronda Mitia parce qu'il était venu brusquement et avait fait du bruit ; et elle lui refusa net. Il marmotta quelque chose entre ses dents et s'en alla. Mais elle eut pitié de son fils et le rappela.

— Attends, Mitia ! dit-elle. Je n'ai pas aujourd'hui, mais demain j'aurai...

Mais Mitia était encore plein de colère contre son père.

— Pourquoi demain, quand c'est aujourd'hui que j'ai besoin ? Alors, sachez que j'irai chez un camarade.

Il sortit en claquant la porte. « Il n'y a rien d'autre à faire... Il me dira où l'on peut engager la montre », pensa-t-il en tâtant sa montre dans sa poche.

Mitia prit de la table le coupon et la menue monnaie, mit son pardessus et partit chez Makhine.

## II

Makhine était un lycéen moustachu. Il jouait aux cartes, connaissait des femmes et avait toujours de l'argent. Il habitait chez une tante. Mitia savait que Makhine était un mauvais sujet, mais quand il se trouvait avec lui, malgré soi, il subissait son influence.

Makhine était à la maison et se préparait à aller au théâtre. Sa chambre était tout imprégnée de l'odeur de savon parfumé et d'eau de Cologne.

— C'est la dernière chose, dit Makhine, quand Mitia, lui racontant son infortune, lui montra le coupon et les cinquante kopecks, et lui avoua qu'il avait besoin encore de neuf roubles. — Sans doute on peut engager la montre, mais on peut faire mieux, dit Makhine en clignant d'un œil.

— Comment mieux ?

— Mais très simplement. — Makhine prit le coupon. — Mettre 1 devant 2.50 et ce sera 12.50.

— Mais est-ce qu'il existe de pareils coupons ?

— Comment donc ! Et les coupons attachés aux billets de mille roubles ? Une fois j'en ai fait passer un pareil.

— Oh ! ce n'est pas possible !

— Eh bien ! Voyons ! Faut-il ? demanda Makhine en prenant une plume et lissant le billet avec les doigts de la main gauche.

— Mais ce n'est pas bien...

— Quelle blague !

« Et en effet », pensa Mitia. Et il se rappela de nouveau les injures de son père : « Filou. » « Eh bien ! je serai un filou. »

Il regarda le visage de Makhine. Makhine souriait tranquillement.

— Eh bien ! Tu marches ?

— Marche...

Makhine traça soigneusement le chiffre 1.

— Eh maintenant, allons dans un magasin... Tiens, là, au coin... Des accessoires de photographie... J'ai justement besoin d'un cadre, voilà pour cette personne...

Il prit la photographie d'une fille aux grands yeux, à la chevelure abondante, et au buste splendide.

— Comment trouves-tu la belle, hein ?

— Oui... bien... Mais comment...

— Très simplement, tu verras. Allons.

Makhine s'habilla et ils sortirent ensemble.

### III

Le timbre de la porte d'entrée du magasin d'objets pour photographie retentit. Les lycéens entrèrent, et parcoururent du regard la boutique déserte avec des rayons pleins de divers

accessoires pour photographie et des vitrines sur le comptoir. La porte de l'arrière-boutique livra passage à une femme point jolie, au visage doux, qui vint se placer derrière le comptoir et leur demanda ce qu'ils désiraient.

— Un joli petit cadre, madame.

— À quel prix ? demanda la dame, en faisant passer rapidement et adroitement les objets entre ses mains couvertes de mitaines jusqu'au-dessus des articulations gonflées des doigts. — Nous avons des cadres de différentes façons... Ceux-ci sont à cinquante kopecks, ceux-ci plus chers... Celui-ci est très joli... tout nouveau... à 1 rouble 20.

— Eh bien, donnez celui-ci. Mais ne pourriez-vous pas le laisser à 1 rouble ?

— Chez nous on ne marchand pas, répondit la dame avec dignité.

— Eh bien, soit ! dit Makhine, en posant sur une vitrine le coupon. — Donnez-moi le cadre et la monnaie... Mais vite... Nous craignons d'arriver en retard au théâtre...

— Vous avez encore le temps, dit la dame ; et de ses yeux myopes elle se mit à examiner le coupon.

— Ce sera charmant dans ce cadre, dit Makhine, s'adressant à Mitia.

— N'auriez-vous pas de monnaie ? demanda la marchande.

— Malheureusement non... Le père a donné cela... il faut donc changer...

— Mais n'avez-vous pas 1 rouble 20 kopecks ?

— Nous n'avons que 50 kopecks de monnaie... Mais quoi !